

J'escaladerai la montagne – l'altitude m'appelle, je veux qu'elle soit mienne – je la gravis – je la domine ; mais comment posséder la montagne ? Je surplombe bien la plaine et la mer ; et du haut de la montagne je vois son vaste horizon ; mais rien de tout cela n'est mien : ce que je vois n'est pas en moi, et bien que ma vue s'étende je n'ai pas « vu » pour autant. La vue je ne la possède pas. – La mer brille au loin ; elle sera mienne d'une autre façon ; je descendrai vers la côte ; j'entendrai sa voix ; je naviguerai sur son dos et... je serai content. Mais à présent que je suis sur la mer, « l'oreille n'est pas comblée à force d'entendre³ » et le navire chevauche toujours de nouvelles vagues et je suis « tenaillé par une même soif » : si je plonge dans la mer, si je sens les vagues sur mon corps – là où je suis, la mer cependant n'est pas ; si je veux aller vers l'eau et la faire mienne – les vagues se brisent devant l'homme qui nage ; si j'avale l'eau salée, si j'exulte comme un dauphin – si je me noie – je ne possède toujours pas la mer ; je suis *seul et différent* en pleine mer. Et si l'homme cherche refuge auprès de la personne aimée, il ne pourra pas d'avantage rassasier sa faim : aucun baiser, aucune étreinte, ni aucune de toutes les démonstrations inventées par l'amour ne pourront faire en sorte qu'ils se fondent l'un dans l'autre : mais ils seront toujours deux, et chacun sera seul et différent face à l'autre⁴. –

3. Citation de l'Ecclésiaste, I : 8.

4. On peut trouver ici un écho d'un passage célèbre de Lucrèce. Cf. *De rerum natura*, IV, 1101-1111.